

XYZ. La revue de la nouvelle

L'étang de Virginie

Johanne Girard



Numéro 76, hiver 2003

Demain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3477ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. (2003). L'étang de Virginie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (76), 54–59.

L'étang de Virginie

Johanne Girard

À l'heure de sa naissance, le huitième jour du huitième mois de l'année quatre-vingt-huit, à peine extraite des entrailles de sa mère décédée en couches, Virginie dut affronter seule son destin.

Aucun signe précurseur ni mauvais présage n'avaient été repérés dans les étoiles, la nuit précédente. La sage-femme vit toutefois dans la répétition du huit, inscrit dans la date du jour, du mois et de l'année, un signe dont on se souviendrait longtemps. Elle en fit la remarque à son assistante. Daphné, investie du rôle de marraine — et plus instruite dans les analogies que la plupart des habitants du village —, approuva ce phénomène, amplifiant même la symbolique : « Si on renversait tous ces huit sur le côté, on multiplierait l'infini par quatre. » Elle alla chercher un fusain et du papier pour illustrer ce que personne ne semblait saisir. « Regardez ! Ce défilé de poissons bien ronds — ∞∞∞∞ —, un présage d'éternelle félicité, non ? » Peu habituée à de telles comparaisons, la sage-femme de s'exclamer : « Dites donc, Daphné, à ce rythme-là, vous aller devenir la visionnaire du comté ! »

Pouvait-on imaginer plus singulier présage ?



Jour de canicule. Le lendemain de la venue au monde de Virginie, une nourrice ingénue — mais de bonne volonté —, avait conduit la petite, fraîchement baptisée, vers l'étang défendu pour l'y baigner, persuadée de l'effet thérapeutique de l'eau sur la faible constitution du bébé. Personne ne put l'en empêcher, mais si elle avait su combien cela changerait le destin de sa protégée, elle s'en serait peut-être abstenue. La parenté, aux prises avec la dépouille de la mère de Virginie — une si belle morte à exposer et à inhumer —, n'avait pas eu le temps d'instruire la nurse des consignes de la maison.

Ce fut donc au premier contact de cette eau dormante que Virginie s'éveilla à une réalité autre que la plupart des enfants de son époque. À partir de ce moment, un lien indéfectible la relia à cet étang. Un lien presque inhumain. Quelque chose qui la retiendrait parmi ce monde des profondeurs, en apparence vague.



Autrefois, le point d'eau avait été baptisé la mare au Diable. Était-ce parce qu'il avait été témoin des nombreuses noyades survenues chez les enfants d'une longue lignée de Ravel, ou bien parce que quelques-uns d'entre eux s'étaient imaginés être la cible d'une quelconque malédiction? Nul n'aurait fait un rapprochement entre la mare au Diable et le récit de George Sand. Dans cette famille, on ne lisait ni n'écrivait. On savait d'instinct qu'il fallait rester éloigné de l'étang maudit. Initié tôt par l'aïeule de l'époque, chacun recevait d'elle des recommandations quant au danger de se perdre dans l'eau fourbe du domaine : « Le monde des abîmes ne pardonne pas ! »

Quant à Virginie, se crut-elle née coiffée, elle resta sourde aux conseils de prudence, n'ayant cure des discours d'autrui.

Avec les années, l'étang l'avait fascinée jusqu'à n'être plus que sa raison de vivre. Chaque soir, au coucher, elle se répétait : « Demain, j'irai chez l'étang ! » comme on dit : « Demain, j'irai chez grand-maman. » Et le lendemain, sitôt levée, elle y accourait. Après avoir déjoué la vigilance de la sentinelle engagée pour guetter les berges — on croyait surveiller Virginie de près —, elle se laissait glisser, nymphe ou alevin, entre les bras de l'eau. Dans les profondeurs, elle oubliait le quotidien terne et les tâches domestiques qui l'exacerbaient.

Peuplé de nénuphars jaunes, de nymphéas roses ou blancs, de grenouilles, de rainettes coassantes, de carpes dodues, de libellules incandescentes, de créatures microscopiques, d'algues et de planctons, le point d'eau glauque, à certains moments de l'année, ou vert tendre et clair à d'autres, avait fini, au désespoir de Daphné, par se substituer à la vie sociale de sa protégée.

« Sois prudente avec cet étang, Virginie ! Je ne te le dirai jamais assez ! La plupart des indociles de ta famille n'ont pas pu s'échapper de son emprise. Il leur a suffi d'un geste impulsif pour se laisser happer par lui. Fais attention à la fascination morbide des ondes. Préserve ta vie ! Tu n'en as qu'une. »

L'enfant-nympha — comment la nommer autrement —, bien au-dessus de ces tourments, n'en faisait qu'à sa tête. Rien ni personne ne pouvait l'empêcher de plonger dans ces eaux, de nager avec les batraciens, de flotter sur le dos ou en barque, d'arpenter ses rives, de l'aube au crépuscule, autant en emporte les saisons, des années durant, veilleur de berges ou pas.

Tantôt on la ramenait par la peau du chignon, trempée jusqu'aux os ou maculée de boue et de limons, tantôt enroulée dans une couverture, après l'avoir trouvée endormie sur le rivage.

L'hiver venu, l'étang en dormance se métamorphosait. La fillette, chaussée de patins, se laissait glisser des heures sur la glace jusqu'au crépuscule, oubliant de se sustenter. Quand le soleil était à son zénith, elle s'étendait de tout son long et, avec ses mains, lissait un rond de glace — un hublot de sous-marin —, puis soufflait dessus avec son haleine comme pour le dégager d'une vague patine. Le front collé à la surface gelée, elle espérait entrevoir une créature animée.

Dès l'arrivée du printemps, étendue sur une roche plate au travers des joncs, une main écartant l'écume, Virginie, sa collection de roches en poche, guettait avec impatience l'arrivée des têtards ou la lente poussée des lis d'eau.

Plus lasse, l'été, la taille submergée, la tête penchée au-dessus de l'eau trouble, elle dévisageait ce qui lui restait de rondeurs de joues, pour ensuite brouiller les ondes, dans un geste furtif, à la vue du dénouement de son enfance. S'imaginant seule, elle jacassait avec les oiseaux des marais, ou s'enroulait, quenouille, dans les roseaux.

À l'automne, Virginie cueillait des plantes pour son herbier. Emmitouflée dans un lainage, plume de roseau en main, il lui arrivait souvent d'écrire dans un carnet champêtre des histoires de lagunes et d'eaux dormantes. Parfois, elle rentrait au milieu de

la nuit pour se mettre au lit, rapportant des effluves d'algues et d'humus dans ses habits et ses cartables.

Tant bien que mal, sa tutrice se rassurait : « Bon, ce soir il est trop tard... demain, je vais lui parler ! Avec plus de rigueur, elle finira bien par comprendre ! » Mais au réveil, après un tête-à-tête véhément, Virginie s'échappait vers son lieu de prédilection.

Pour la famille, Virginie était un phénomène.

Pour Virginie, le monde terrestre l'était davantage.



Au fil des ans, la famille relâcha sa surveillance. Virginie, saine, sauve et plus vive que jamais, avait combattu le mauvais œil, croyait-on : le sortilège de la mare au Diable était arrivé à son terme. L'étang n'avait rappelé à lui aucun enfant Ravel depuis des années. La mare au Diable devint l'étang de Virginie. Quant à Virginie, elle, poursuivait ses rêves éveillés : « Demain, je serai limnologiste, peintre et écrivain ! »



À l'université, des années plus tard, dans la chambre de Virginie, des livres de biologie et de limnologie s'empilaient sur le bureau ; sa bibliothèque, surchargée d'ouvrages spécialisés, avait peine à supporter un poids supplémentaire ; ses carnets débordaient de croquis et de descriptions minutieuses. Pendant la durée de ses études, elle avait raflé quelques médailles de distinction. Bientôt, on l'accueillerait chez les spécialistes des eaux douces. « Quoi de plus heureux que de faire valoir ses talents si jeune, aurait-on pu lui dire. Bonnes grâces et providence ont toujours fait bon ménage ! »

En fait, ce bonheur n'était qu'apparence, car Virginie souffrait. Loin de son étang, elle dépérissait. Étendu sur son lit, son corps, autrefois charnu et musclé, s'amenuisait. Jusqu'à son visage rosé qui prenait une teinte olivâtre. Dans ses orbites, des yeux de poissons agonisants accentuaient son air de condamnée.

Une langueur inexplicable avait pris possession de son esprit. On dut l'hospitaliser.

La guérison tardait.

Les médecins ne savaient plus quels traitements administrer à la malade. Affaiblie, Virginie ne désirait qu'une chose : qu'on la ramène auprès de son étang !

« Sinon, demain, il sera trop tard ! », supplia-t-elle. Avant de sombrer dans la léthargie, il lui fallait retourner là où elle avait vécu les plus beaux jours de sa vie. Cette requête, comme une prière, lui revenait de droit. La médecine ayant atteint ses limites, on acquiesça à ses désirs.



Maîtresse du domaine, Virginie n'avait plus aucune raison de dépérir. Elle avait retrouvé sa vraie nature. Et son étang. Chez l'artiste peintre, *la fascination de l'étang*¹ n'en était qu'exacerbée au profit de la création littéraire. Près de l'eau, Virginie respirait la vie, en profondeur. L'étang, lui, n'avait jamais autant été plus florissant qu'en surface.



Vingt ans après sa naissance, ce huitième jour du huitième mois de l'an huit, Virginie Ravel et son marais recevaient l'attention d'un public ravi et des critiques favorables du monde artistique. Ses carnets palustres, à l'encre et à l'aquarelle, tous plus mythiques les uns que les autres, faisaient le tour de la planète tandis que leur créatrice profitait du plaisir stagnant, mais inépuisable, qu'offrent les eaux dormantes. La silhouette de l'artiste, sur les rives de l'étang, fit partie intégrante du paysage qui l'absorbait de jour en jour.

Un matin, la vieille Daphné, portant comme à l'habitude le petit déjeuner à sa pupille, remarqua l'absence de celle-ci près de

1. Virginia Woolf, « Proses », *La fascination de l'étang*, Paris, Seuil, 1985.

la mare. En scrutant les environs, elle crut déceler d'inhabituelles nuances dans l'eau trouble et anormalement agitée: un rose pêche semblait évoquer la douceur de l'épiderme de la jeune femme. L'ambre, qui flottait sur l'onde, aurait pu s'être échappé d'une mèche de ses cheveux rebelles et bouclés qu'elle n'attachait jamais. Quant au vert mousseux qu'elle avait surpris dans ses iris, la veille, il aurait sied à merveille sur cet autoportrait que Virginie avait ébauché, depuis peu. Un vague espoir de la voir poindre la fit s'attarder près de l'eau, un moment. Mais en vain.

Daphné, soumise à la fatalité de la famille Ravel, dut rebrousser chemin.

Alors que les œuvres de Virginie remportaient un succès mondial, et que l'on s'apprêtait à lui accorder tous les honneurs, l'artiste et son étang s'étaient fondus en un lavis, corps et eaux, muqueuses et écume, cheveux et ajoncs, en un amalgame de couleurs et de fibres plus fascinantes encore que ce que la réalité pouvait révéler.

Désormais, sur chacune des feuilles de nénuphar, parmi les algues et les végétaux ou le long des roseaux, l'essence de Virginie perlerait comme une éternelle rosée sur un étang métamorphosé.